

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr 50 cent.

Pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction, s'adresser à

ODILON BERGERON,

Gérant de L'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de
DELISLE & GRENON, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 9 Novembre 1901.

LA BONNE PRONONCIATION

Le français parlé au Canada est d'ordinaire grammaticalement correct. Il est quelque peu archaïque, mais ce n'est pas un patois, ni un mélange de français, d'anglais et d'agonquin, comme ces bons Américains et Anglais ont la charité de le penser, et souvent de le dire sans y penser. C'est du français. Voilà qui a été affirmé maintes fois par des Français de France, reconnu par tous nos compatriotes vraiment instruits, et qui a été amplement prouvé par M. J.-P. Tardivel, dans sa conférence désormais célèbre sur *la Langue française au Canada*.

Ce qui, encore, est généralement admis, c'est que notre prononciation du français est vieillie et démodée, et qu'il y a sur ce point un travail considérable à faire pour en arriver à un langage parfaitement intelligible et agréable pour les étrangers qui nous entendent. Il y a environ trente ans on a inauguré une assez vigoureuse campagne contre la prononciation defectueuse. On a réussi à corriger bien des fautes ; mais le résultat obtenu ne répond certes pas encore aux efforts que l'on a faits.

Pour obtenir un résultat qui vaille il ne suffit pas que quelques esprits d'élite prêchent plus ou moins ardemment cette réforme. Ces braves se morfondront

vainement, si leur exemple n'est pas suivi et si leurs leçons ne sont pas mises en pratique au moins par tous les gens instruits. Ai si seulement, avec le temps, une heureuse influence se pourra faire sentir ; peu à peu elle pénétrera dans le peuple, et le langage s'améliorera.

Ces paroles : *On parle au Canada le français du grand siècle* sont très consolantes pour nous. On comprend également le charme qu'il y a, pour les anti-quaires étrangers, à entendre le français d'il y a trois siècles dans la bouche d'un peuple moderne et vivant ; mais pour nous, y a-t-il avantage à conserver cette prononciation surannée ? Y a-t-il nécessité surtout de nous immobiliser ainsi au milieu de peuples en progrès, dont le langage se modifie de jour en jour. Les archaïsmes ont assurément de la grâce dans le style, et lui donnent une élégance et une fraîcheur très en vogue de nos jours ; mais une prononciation archaïque a un tout autre effet. Elle est simplement détestable. Si l'on tolère dans la conservation familière un certain laisser-aller, on ne pardonne plus aujourd'hui à un homme instruit de mal prononcer en public. J'en parle ici surtout des jeunes gens ; on excuse plutôt en effet les hommes dans la cinquantaine, parce qu'ils sont censés avoir fait leurs études classiques avant l'inauguration de l'enseignement officiel de la bonne prononciation au Canada.

Nous admettons bien qu'il nous est à peu près impossible de suivre, à la distance où nous sommes, les caprices de prononciation du boulevard parisien ; mais cela n'est pas nécessaire. Même à Paris, outre cette prononciation variable du boulevard, il y en a une plus stable, en usage parmi les gens de lettres, les orateurs, les conférenciers, et dans les familles comme il faut. C'est cette prononciation qu'il faut adopter et celle qu'on enseigne dans les maisons d'éducation où l'on tient au bon langage.

Nous faisons à dessein cette restriction au sujet des maisons d'éducation ; car, sans vouloir faire la loi à qui que ce soit, nous est avis qu'on ne s'applique pas assez à la bonne prononciation dans certains de nos collèges.

Je trouve un indice de cette lacune dans le fait que les orateurs de certaines parties de la Province se distinguent facilement des autres pas une prononciation lourde et vulgaire, tandis que, du reste, ils sont parfaitement instruits et ont beaucoup de savoir-vivre. Ne vous est-il pas arrivé, lecteur, d'entendre, même dans les villes que l'on appelle respectivement l'Athènes et la Métropole du Canada, des orateurs prononcer de façon à écorcher singulièrement les oreilles ? ... Leur style est correct, beau même en certains endroits ? A lire, ils sont passables ... à entendre, ils sont affreux. On se demande, après cela, comment ces gens ont pu se résoudre à parler en public sans avoir jamais songé à acquérir un langage convenable. Je sais que, pour se distinguer, quelques grands hommes aiment à conserver certains défauts. Cela explique pourquoi on rencontre, même dans des discours d'apparat, des fautes grossières de prononciation ; alors le mérite du fond compense sans doute les lacunes de la forme. Cela ne veut pas dire que l'on doive les imiter. Surtout le pauvre diable qui en est à ses débuts oratoires a besoin, lui, de toutes les ressources de la bonne prononciation et de l'art de la parole pour se faire écouter et goûter.

Il est temps de mettre un point. Concluons.

Guerre aux *père* et *mère*, et respect aux *père* et *mère*. Sus aux *oès* (ois) où qu'ils se trouvent ! N'allons pas même les voir une fois (voir, fois, *voar*, *foa*). Les *nâââ* tions sont formidables, saluons les *nations* (a long) et moquons-nous des *nations* (a bref). Gardons-nous des *jamà*, *j'avà*, *j'étà* ; mais disons : jamais (*jamè*), j'avais (*j'avè*), j'étais (*j'ètè*). Disons un prêtre et non pas un *prêtre*, ni, encore moins ! un *M'sieu prêtre*. Disons la vérité, mais laissons là, je vous prie, la *ver'té*. Peut être un jour arriverons-nous à la félicité ; mais hélas ! la *feulic'té* ... ? ... ? ... où la trouver ? ... ? ... ? ... Allons ! reformons tout cela.

En avant ! (pas *In avin*).

A la victoire ! (*victoaire* ! prenons garde à la *victoère* et à la *victoère*).

LIVIUS.